



## Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

102-103 | 2005  
Gérard Althabe

---

# Vers l'anthropologie

Jean-Louis Siran

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1417>

DOI : 10.4000/jda.1417

ISSN : 2114-2203

### Éditeur

Association française des anthropologues

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 305-330

ISSN : 1156-0428

### Référence électronique

Jean-Louis Siran, « Vers l'anthropologie », *Journal des anthropologues* [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 17 novembre 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1417> ; DOI : 10.4000/jda.1417

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Journal des anthropologues

---

# Vers l'anthropologie

Jean-Louis Siran

---

- 1 Michel Conan qui, dans les années soixante-dix, coordonnait les recherches menées autour de la Direction de l'aménagement foncier urbain (ministère de l'Équipement) prit un jour l'initiative de réunir la vingtaine de sociologues qu'il finançait et qui s'ignoraient jusque-là mutuellement, histoire de voir ce qu'il en adviendrait. Gérard Althabe étant, comme il le présenta, « le plus ancien dans le grade le plus élevé », c'est à lui qu'il confia le soin d'en animer le groupe. Ce dont Althabe s'acquitta avec verve, et dans le plus grand respect des horizons multiples des uns et des autres : certains venaient de chez Chombart de Lauwe, d'autres de chez Touraine ou bien de chez Bourdieu, d'autres encore de nulle part, mais tous eurent plaisir et tirèrent, me semble-t-il, profit de ces rencontres dans le sentiment, peut-être illusoire mais réel, que nous étions en train d'inventer quelque chose.
- 2 J'avais personnellement en commun avec Althabe d'avoir eu tout d'abord une expérience de terrain « exotique » avant d'éprouver le besoin de travailler dans ma propre société. Ce qui ne fut pas nécessairement compris ni bien vu de ceux qui m'avaient formé aux études africaines. Il y allait pourtant, me semble-t-il, du passage d'une méthode (l'ethnographie) à un horizon (l'anthropologie) par la mise à distance des charmes peut-être un peu douteux de l'exotisme, et le renoncement aux confort théoriques de l'inconfort pratique.
- 3 Le texte qu'on va lire reprend, pour l'essentiel, une note de travail interne que j'avais préparée pour ce groupe. En 1979, je crois. Et dont la dynamique (apparemment autobiographique) ne doit pas masquer qu'il s'agit de l'analyse d'une démarche qui n'est peut-être pas, nécessairement, singulière.

## D'un terrain l'Autre

- 4 • Novembre 68. Depuis quelques années déjà, et dans une large mesure pour prendre du recul par rapport à une pratique militante quelque peu sauvage, en ceci tout au moins que l'urgence des tâches « historiques » dont nous nous croyions investis ne nous laissait guère le temps de la réflexion ; depuis quelques années, donc, je m'étais engagé dans des études d'ethnologie pour qu'il soit encore question du social, mais d'un social posé

d'emblée comme extérieur, dont je ne serais pas partie prenante et qui me laisserait donc instaurer la distance indispensable à ce qu'il en soit, à proprement parler, question.

- 5 Me voici donc au Cameroun. Un poste d'assistant vient d'être créé à l'université de Yaoundé. J'arrive la tête pleine de lectures sur les populations du Nord : riverains du Logone et montagnards du Mandara me fascinent. Je suis impatient d'aller me plonger là dans l'Afrique ancestrale. Et je m'étonne moi-même de cette impatience, moi qui croyais n'être venu là que pour de bonnes raisons fort doctement intellectuelles.
- 6 Comme un désir d'éternité sans doute, d'oubli de l'historicité en tout cas. Comme un désir de plénitude et de simplicité, d'une société qui ne serait pas divisée d'avec elle-même, qui soit ronde.
- 7 • Décembre 68. Le Nord-Cameroun est finalement bien loin de Yaoundé ; et les autorités de l'université ont beau avoir la gentillesse de m'autoriser à doubler mes heures de cours pour n'enseigner que deux semaines par mois, et dégager à l'occasion un mois ou deux en continu, il paraît difficile d'élire là-haut un terrain qui soit accessible d'ici.
- 8 Eldridge Mohammadou vient de publier dans *Abbia* un premier recueil de traditions orales des Vouté, qui occupent de nos jours toute la région située immédiatement aux pieds de l'Adamaoua, à l'est du Mbam. Claude Tardits, mon directeur de département qui travaille chez les Bamoun voisins, est bien évidemment curieux d'en savoir un peu plus sur ces gens.
- 9 Maïgari Bello, qui est originaire de Linté et a déjà collaboré avec Eldridge, est photographe à l'université : il est tout disposé à m'accompagner dans son pays pour m'introduire dans les villages où il a conservé un lien de parenté. Pierre Essomba, le chauffeur du département de sociologie, est Vouté par sa mère : tout heureux à l'idée de m'accompagner dans cette région où il n'a pas souvent l'occasion de se rendre. Et moi, je me souviens qu'ils sont originaires du Nord ces Vouté, de l'Adamaoua en tout cas, d'où les Peuls viennent tout juste de les chasser dans les années 1830 ; et au-delà, nous dit Eldridge, probablement des monts Alantika... Ils participent donc bien quelque peu de cette Afrique que j'avais commencé à m'approprier dans l'imaginaire, entre Logone et Nigéria.
- 10 Et voilà comment se choisit quelquefois un terrain...
- 11 • Janvier 69. Je viens de passer une semaine en pays Vouté. La courtoisie du chef de Linté, la gentillesse de ses femmes, la dignité des vieux qui sont venus faire cercle autour de nous, la saveur exquise d'une pâte de graines de courges piquée de termites grillés, et l'hospitalité de la famille de Pierre à Nyem ; et l'atmosphère feutrée où nous étions dans les champs de Mohoung quand, au petit matin, dans la brume encore fraîche de la nuit qui enveloppait nos corps et étouffait nos pas, on nous offrit une bolée chaude de cette bière de maïs, sure et sucrée tout à la fois, dont l'euphorie subtile nous promettait un jour nouveau ; la chair tendre d'un hérisson qu'on avait mis à cuire dans sa peau, et l'accueil princier d'Al Hadji à Nguila, à qui Maigari m'avait si intelligemment présenté... L'affaire est faite : « J'ai choisi mon terrain ».
- 12 Mais j'ai aussi qu'on se rassure, de fort bonnes raisons scientifiques, excellentes même. Tout d'abord je rentre à Yaoundé pas peu fier d'être le premier à avoir « découvert » qu'il y avait des matrilineaires au Cameroun (mes premiers relevés de généalogies dans quatre villages différents en sont déjà garants), tandis que la chefferie, les interdits, la résidence, se transmettent en ligne paternelle.

- 13 Belle dysharmonie, et jolie thèse en perspective !
- 14 • Février-mars 69. Seul cette fois. En route vers Linté au volant d'une Land-Rover du CNRS. Soixante kilomètres de route goudronnée ; puis le bac sur la Sanaga, première césure ; de l'autre côté : une dizaine de kilomètres sur la bonne piste de latérite qui mène à Bafia ; mais voici Ntui, deuxième césure : je suis sur la vieille piste allemande qui mène au Nord, dont je me flatte qu'elle ait été ainsi laissée à l'abandon depuis. Chaque secousse imprévue, chaque affleurement de rocher contourné, chaque faille évitée, comme ce choc inattendu, et la reprise dans la côte, attention ce virage est peut-être dangereux, sont là pour me rappeler, m'assurer, m'attester, que j'ai bien laissé derrière moi ce vieux monde d'où je viens pour accéder, au bout de la route, ailleurs.
- 15 Deux cents kilomètres de cette bonne vieille piste dont j'apprendrai tous les traquenards. J'ai passé la nuit à Matiari. Me voici maintenant en route vers Linté, plus de piste mais un simple sentier : une roue de chaque côté, j'avance lentement pour apercevoir à l'avance les termitières qui se cachent peut-être dans les touffes et qui pourraient me briser un essieu comme un rien. Tardits a eu la sagesse de m'inviter à prendre une barre à mine et une hache, il a même insisté pour que je ne quitte pas seul Matiari. Quand j'ai dit hier soir que j'allais à Linté et que je pouvais prendre des passagers, j'ai suscité une belle animation. J'apprendrai plus tard la facilité avec laquelle les gens d'ici se déplacent d'un village à l'autre pour rendre visite à un parent ou un ami. La Land-Rover est pleine à craquer. Et tous ces paniers, l'odeur têtue de la viande boucanée, le caquetage des volailles... Combien sommes-nous, douze, quinze ? Heureusement pour moi ! Il a fallu consolider deux des ponts de troncs d'arbres jetés en travers des marigots où passent les camionnettes lors de la traite du cacao. Couper un arbre et lier les troncs, ma hache et mon inexpérience n'y auraient pas suffi.
- 16 J'arrive à Linté épuisé mais heureux. Je viens de franchir des siècles en deux jours. J'y suis. L'Afrique, enfin !
- 17 Il faudra trois semaines avant que je finisse par accepter de percevoir ce que j'avais préféré annuler jusque-là : que les jeunes gens de Linté, et pas mal d'hommes mûrs aussi bien, passent le plus clair de leur temps, des heures chaudes de l'après-midi jusqu'au soir un poste de radio à la main, écoutant du « jazz congolais » sur Radio-Yaoundé. Pendant trois semaines, je n'ai rien voulu voir, rien entendu de cela !
- 18 Quelques jours plus tard est arrivé le sous-préfet pendant que je faisais la sieste. Voilà longtemps déjà que je l'entends parler sur une estrade de fortune devant le petit hangar où se tiennent à l'occasion les Haoussa de passage. Jusque-là j'ai fait semblant de dormir, mais voilà des heures que je n'ai parlé à personne, je commence à m'ennuyer sérieusement, je sors – pour m'entendre immédiatement appeler à venir m'asseoir auprès de lui, à la tribune – difficile de se défilier – où je l'entends maintenant célébrer la chance inouïe qu'aurait Linté de recevoir ainsi régulièrement la visite d'un universitaire aussi éminent ! Me voilà dans de beaux draps. Tout le village est là qui me regarde, assis auprès de cet homme que je ne connais pas, peut-être absolument charmant, je n'en sais rien, mais qui est là pour faire savoir l'État et rappeler l'urgence qu'il y aurait à ce que l'impôt rentre au plus vite, et qui me présente ainsi brutalement comme son allié. Que faire ? Comment leur dire, à eux qui me connaissent encore si peu, moi qui, je viens de m'en rendre compte, ne les connais tout simplement pas du tout !

- 19 Moi qui croyais pouvoir gagner sur tous les tableaux, m'installer dans la plénitude sereine d'une société ronde tout en restant dans une extériorité confortable qui m'éviterait de prendre parti, quel que soit l'enjeu proposé.
- 20 Et ce sous-préfet de malheur qui vient de me voler l'extériorité pour m'assigner une place qui me répugne !
- 21 Il me faudra plusieurs années pour oser même envisager de remettre pied à Linté.
- 22 Inutile de rêver plus longtemps. Il n'y a plus d'ailleurs. L'Afrique ancestrale est depuis longtemps déflorée, et moi je suis un blanc qui se rend compte subitement qu'il s'était bel et bien imaginé accéder là à une nouvelle naissance, en toute innocence, bien entendu... Eh bien non. Une place m'est assignée, que je le veuille ou non, qui me sera dite de manière on ne peut plus pertinente bien des années plus tard, en 73 je crois, quand Bwatcheng Salihou, chef de Mangaï où j'ai depuis longtemps pris l'habitude de séjourner, vient me rendre visite à Yaoundé. Nous nous promenons ensemble sur le campus, je lui montre mon bureau, celui où travaille Bernard Goumbi, un jeune homme de son village qui transcrit mes enregistrements dans l'alphabet phonétique international, et nous voici devant le grand amphithéâtre, pendant un cours, je veux toutefois lui en faire voir l'architecture, nous entrouvrons la porte... ce pourraient être mes étudiants : « Ce sont nos futurs sous-préfets n'est-ce pas ? »
- 23 • Avril 69-mars 70. Dans ma déception d'être arrivé décidément trop tard (mais aurais-je seulement eu l'idée d'y venir un demi-siècle plus tôt ?) je décide de m'en tenir à Nguila, le village le plus « acculturé » qui soit dans le pays Vouté (des Libanais y ont ouvert une scierie, et le chef est maire de Ntui), mais à trois heures de route de Yaoundé seulement. L'une des grandes chefferies historiques tout de même.
- 24 Plus aucun désir de seconde naissance ici : j'y passe une semaine sur deux, entouré des jeunes gens les plus « modernes » du village qui passent leur temps à bavarder de choses et d'autres avec moi. Nous fumons ensemble et buvons les canettes de bière que j'apporte de Yaoundé en attendant mon rendez-vous quotidien avec Toung-Niri Mama, l'ancien du village chez qui je me rends les *Notes and Queries* à la main (j'exagère à peine). Étranger je suis, et bien soit ! J'accumule les renseignements parcellaires dans un jeu de questions-réponses où de la participation il n'est même plus question. D'ailleurs je ne mange que les conserves que j'apporte avec moi, et les enfants m'ont donné un nom : « Nassara Ngongo », « le-blanc-aux-boîtes-de-conserves ».
- 25 Tout ceci jusqu'au jour où vivre ainsi dans le dépit me paraît tout de même quelque peu infantile. Mais je sens qu'à Nguila je suis bien trop identifié au groupe de jeunes avec lesquels je passe mon temps pour pouvoir nouer avec d'autres une relation d'une autre sorte.
- 26 Et puis je me souviens des leçons de Lucien Bernot : choisir de s'installer, autant que faire se peut, dans un village suffisamment petit pour être en mesure d'établir une relation personnelle avec chacun de ses habitants. Avec ses quelque 140 cases et 500 habitants, Nguila est bien trop grande pour cela. Il me faut donc partir.
- 27 • Avril 70. Je fais une « couverture extensive ». J'ai passé au moins une nuit dans chacun des villages qui s'égrènent au long de la piste, de Yoko à Nguila. L'objectif immédiat est de compléter les renseignements historiques dont je dispose déjà (dynasties, topographie des migrations, hauts lieux de l'histoire locale, etc.). Quelques moments émouvants, très émouvants. Ainsi à Ngoétou, quand ce vieil homme dont j'ai déjà oublié le nom s'aperçut que pour pouvoir lui poser des questions aussi précises, de plus en plus précises au fur et

à mesure que s'avancait la nuit, il fallait que j'en sache déjà plus, sans doute, que la plupart des siens qui étaient ce soir-là avec nous (Ngoétou n'est qu'un petit village, et une chefferie sans importance). Pensant, c'est du moins ce que j'imagine, aux heures que j'avais dû passer ainsi, assis, à écouter les siens, plutôt qu'à leur donner des ordres, ou des conseils, comme il avait jusque-là pu voir faire les miens, il se leva subitement pour traverser le cercle et me tendre la main. « Issoko, issoko ya, issoko tcheibat ! » – J'avoue que j'en pleurai. Peut-être était-ce me faire savoir que je n'étais plus tout à fait ce Blanc dans la position duquel je m'étais cru tout un an enfermé.

- 28 Pour lui, au moins, ma présence n'aurait pas été totalement inutile. Qu'un Blanc, en effet (mais il fallait que c'en fût un), aussi lié à l'un des appareils de domination dont il pouvait directement mesurer les effets (l'école est sans doute l'instrument le plus efficace, à l'heure actuelle, de dépeuplement du pays Vouté, sans qu'elle puisse offrir pour autant aux jeunes gens qui s'en vont un quelconque moyen d'insertion en milieu urbain), allié « naturel » d'un État aujourd'hui national comme d'une hiérarchie ecclésiastique étrangère qui ne cachent pas leur mépris d'une population « incapable » de « s'adapter » au « développement » ; que cet homme-là se soit néanmoins suffisamment intéressé à l'histoire de notre peuple pour pouvoir accéder au savoir dont il témoigne ce soir dans la qualité des questions qu'il me pose... Cette soirée-là eut sans doute pour lui valeur de réhabilitation dans une dignité qui leur avait été volée. Tant sont fiers les Vouté de leur passé guerrier, et amers du mépris où les tiennent aujourd'hui l'administration, mais aussi leurs voisins du Sud chez qui ils n'hésitaient pas, autrefois, à pousser très avant leurs razzias.
- 29 Mais le but essentiel de mon voyage de village en village, était toutefois ailleurs : choisir celui où m'installer, un peu plus lucidement cette fois. Ni trop acculturé, ni en voie d'abandon ; suffisamment petit pour les raisons dites plus haut, mais qui soit une chefferie et non pas un hameau dépendant ; où je pourrais vivre agréablement, dans un confort minimal, et dans le sentiment qu'une relation de qualité devrait bien pouvoir s'y nouer.
- 30 J'ai retenu Mangaï. Le site m'a plu. De l'eau claire et potable jaillit d'une source en contrebas. La case est propre que m'ont laissée les deux célibataires qui iront, comme il est d'usage, résider chez leurs sœurs le temps de mon séjour. Et le chef Bwatcheng Salihou, que j'avais déjà rencontré à Nguila, où il suivait une cure chez un marabout haoussa, confirme la première image que je m'étais faite de lui. Assumant dans un conflit douloureux et résigné la position plus ou moins ambiguë de tout chef africain (veillant à ce que soient exécutées dans son village les directives de l'administration, mais assurant aussi, autant que faire se peut, la protection de ses « administrés » contre les abus de l'État), il n'en cultive pas moins avec humour et discrétion une certaine image de lui-même, de son peuple et de sa lignée, dont lui savent gré les Vouté de bien d'autres villages, et même beaucoup de ceux qui ont choisi, pourtant, de vivre en ville, à Douala comme à Yaoundé.
- 31 • Mai-juin 70. Deux mois sans sortir de Mangaï, si ce n'est le jour où nous allâmes jusqu'à la chefferie voisine de Fouy avec Tindang Loumou Joseph, où il semblait qu'une petite crise politique devait éclater. Mais nous ne fîmes qu'y boire le vin de palme frais cueilli par son ami, et le soir même nous étions de retour.
- 32 Deux mois sans travailler, à laisser filer les jours assis sous un manguier, lisant monographies ou romans, au vu de tous. J'ai décidé de rompre avec l'obsession qui m'animait à Nguila d'engranger au plus vite le maximum de matériaux. Ne privilégier

aucune relation particulière tant que je n'aurai pas été invité à pénétrer dans chacune des cases du village. Être moi-même, sans déguisement. Ne pas se croire obligé de singer les autres en cultivant soi-même un champ de patates douces, comme tel administrateur britannique reconverti dans la recherche ethnologique, et dont je suis justement en train de lire l'ouvrage.

- 33 Ne pas cacher mon peu de goût pour le manioc, ni mon plaisir à partager la boule de maïs ou la pâte de courge. Ne plus poser de questions, répondre plutôt à celles qu'on me posera. C'est ma présence qui fait question, sous ce manguier où ceux qui rentrent du champ me saluent : « Bonjour Docteur ». J'explique que je ne suis pas docteur, mais qu'en Afrique chaque vieux qui meurt est une bibliothèque qui brûle (Ah, les aphorismes d'Hampaté Ba !) : « Bonjour, mon père ». Ça n'est pas ça non plus. « Bonjour mon pasteur ». Deux mois passés à décoller ainsi, une à une, les étiquettes dont près d'un siècle de présence coloniale m'affuble.
- 34 Deux mois passés à les laisser venir à moi, m'interroger ou m'inviter, à rendre les invitations ; puis à me promener dans le village, aux alentours, à échanger des plaisanteries avec les gens que je rencontre, à les accompagner quand j'y suis invité.
- 35 Dans la dernière semaine seulement de ce premier séjour, je m'autorise à prendre quelque initiative dans le recueil des matériaux : à déambuler ainsi au hasard au travers du village, et passer d'une case à l'autre, j'en ai dressé le plan. Je peux faire maintenant le relevé systématique de chaque groupe domestique. Que je reprendrai ensuite en 72. Puis en 74. Accompagné à chaque fois du maximum de commentaires : tiens, untel n'est plus ici, où est-il maintenant ? Dans quelles conditions est-il parti ? D'où viennent les nouveaux arrivants ? Dissolution et recomposition des maisonnées. Le cycle de développement des groupes se donne à voir dans leur inscription sur l'espace, mais à condition de voir comment cette inscription se modifie sur une durée assez longue. Il y a loin de la diversité des pratiques à la simplicité des règles à quoi j'aurais sans doute été tenté de les réduire, au travers de l'expression « juridique » que j'en recueillis à Nguila, dans mon petit jeu de questions-réponses.
- 36 À la fin de ces deux mois, on ne sait peut-être pas encore très bien qui je suis, ni ce que je suis venu faire ; on est toutefois, me semble-t-il, à peu près sûr que je ne suis rien de ce qu'on a déjà vu par ici. Une relation va pouvoir, cette fois, s'établir. Car je ne suis plus dans le fantasme archaïque de la grande fusion primordiale (Linté), ni dans l'extériorité radicale du dépit qui avait suivi (Nguila), mais que nous avons pris le temps, eux et moi, d'examiner plus lucidement les différentes figures qui nous étaient historiquement proposées, pour s'établir, peut-être, à distance de tout cela.
- 37 Et l'on ne s'est pas privé de commencer à faire l'ethnographie de ce curieux étranger-là : « Comment ! Vous n'avez qu'une seule femme chez vous ! Mais qui peut préparer le jour où la première épouse est malade ? » Une relation s'est donc instaurée, où je peux bien à mon tour m'engager : je réponds de bonne grâce à toutes leurs questions, alors ce bon vieux principe de réciprocité doit bien m'autoriser à en poser quelques-unes à mon tour, n'est-ce pas ?
- 38 • 70-72. Pendant deux ans, je reviendrai ainsi, pour des séjours de durée variée. Ma présence intermittente s'inscrit toutefois dans la durée. Des relations privilégiées se sont nouées. Bwatcheng bien sûr. Et Hweintchong Salihou, qui ne rentre jamais de son champ sans passer un moment avec moi. Et Doup Clément surtout, mon voisin, qu'une ancienne polio a laissé diminué, et qui a transféré dans une intense activité intellectuelle tout ce



que la faiblesse de son corps lui interdit par ailleurs : ça n'est pas pour rien qu'il est le catéchiste du village. Mais ? pauvre entre les pauvres, et chrétien de surcroît, il n'en a pas moins épousé la propre sœur du chef, musulman, si respectueux des traditions et si soucieux d'assurer la pérennité de l'islam dans une région où le font reculer les influences « modernisantes » venues du Sud. Il leur a fallu du temps pour les convaincre de céder, mais leur amour a fini par l'emporter. La position singulière de Clément dans le village aurait aussi bien pu en faire un agent de dissolution du monde où il vit. Elle n'a fait que le sensibiliser davantage à la menace de disparition qui pèse sur son ethnie (la population actuelle du pays Vouté ne représente plus que le dixième de ce qu'elle était à l'arrivée des Allemands), comme à la précarité d'une identité culturelle fragilisée. « Nim Vute ! » dit-il souvent, les yeux brillants de gentillesse et de fierté tout à la fois, « Nous les Vouté ! » Bien plus qu'un voisin ou un collaborateur, mais un ami qui fait œuvre commune avec moi.

- 39 J'ai remarqué d'ailleurs bien souvent que c'était ceux-là mêmes qui étaient pris dans une relative extériorité à leur identité ethnique qui avaient avec moi une relation pas forcément plus riche, ni plus profonde ni plus facile, mais qui participaient d'une véritable visée anthropologique, qu'ils avaient comprise et qu'ils partageaient. Ainsi Bernard Goumbi, un jeune homme qui avait fait une excellente scolarité, puisqu'au-delà de ses premières classes il avait poursuivi ses études chez les sœurs de Yoko, et qui avait plusieurs fois essayé de trouver un emploi stable à Douala, sans y réussir jamais. Revenu au village sans avoir pour autant le goût d'accompagner son père au champ il traînait plus ou moins désœuvré sans trop savoir que faire. C'est là bien sûr ce qui l'amena quelquefois à me tenir compagnie dans mes déambulations. Petit à petit, lorsque j'avais un entretien que je prévoyais important, je lui demandais de rester avec moi pour contrôler ma compréhension de ce qui m'était dit en Vouté. Il y prit goût, et se montra non seulement soucieux de l'exactitude de mes traductions, mais prit souvent l'initiative de m'emmener chez la personne qui lui paraissait compétente lorsque je parlais avec lui de telle ou telle question qui me préoccupait. Et quand Gladys Guarisma, linguiste au CNRS, vint passer quelques jours à Mangaï, je lui demandai de lui apprendre à écrire sa langue dans l'alphabet phonétique international, ce qu'il sut faire très rapidement. C'est avec une véritable passion, calme et résolue, qu'il entreprit alors de transcrire ainsi tout le corpus de contes que j'avais recueilli ; notant scrupuleusement les tons, et l'intonation, proposant mot à mot, et traduction littéraire. Il trouvait là l'occasion d'une véritable insertion en milieu urbain (puisque je pus le faire engager comme collaborateur de recherche à l'université) mais aussi, et peut-être surtout, la possibilité d'accéder à une maîtrise symbolique de sa double appartenance culturelle, jusque-là désespérément clivée.
- 40 Une position m'était assignée au village : j'en étais l'archiviste officiel et le mémorialiste. J'enregistrais ainsi plusieurs histoires de vie, en Vouté, de personnes qui ne parlaient pas un mot de français : je traduisais ensuite les bandes à Yaoundé, avec Bernard ; les traductions étaient tapées à la machine à l'université, et j'en rapportais un exemplaire au village, que je remettais à son auteur. Lequel était lui-même bien incapable de lire ces textes, mais les accumulait et les gardait précieusement pour ses petits-enfants, pour qu'il leur reste témoignage de la manière dont vivaient les Vouté. « Nim Vuté ! »
- 41 Ainsi allait le temps. Quelque chose s'était passé là qui me fut dit plus tard, quand je fis une autre couverture extensive, au nord de Yoko cette fois, jusqu'à Tibati et Banyo. À peine étais-je arrivé à Doumé et m'étais-je présenté au premier groupe rencontré dans ce



village où je n'avais encore jamais mis les pieds, que les enfants se répandirent partout en criant : « mwiyn mvein mangane a g'ii ! mwiyn mvein mangane a g'ii ! » – « Le fils du chef de Mangaï est arrivé ! » – Ainsi je n'étais plus le blanc aux boîtes de conserves que j'avais été à Nguila, mais bel et bien « fils du chef de Mangaï » – Jubilation !

- 42 Mais le retour en France commençait à se profiler. Avec lui une certaine amertume à l'idée de mettre en forme tout cela, peaufiner mes analyses, rédiger, soutenir une thèse, publier, et poursuivre une carrière universitaire déjà si heureusement engagée. Et pendant ce temps ces fils de guerriers auxquels une administration tâtilonne interdisait même de chasser, dans la région pourtant la plus giboyeuse du Cameroun, où les guides de chasse professionnels du Nord (ouvert au commerce international) viennent tirer, pour leur seul plaisir personnel, les bêtes les plus splendides qu'ils aient eu, m'ont-ils dit, l'occasion de rencontrer ; pendant ce temps eux, les Vouté, c'est-à-dire non plus une entité imaginaire mais bien Bako Gaston, Joséphine Vounti, Adjéra, tous ces visages familiers que j'avais aimés, et ceux qui m'avaient irrité, et tous les autres, continueraient à traîner leur ennui dans un monde fini, où tout un appareil de domination dont les moniteurs agricoles n'étaient que les moindres agents, continuerait à les contraindre à gratter le sol pour y cultiver le cacao, sous une latitude pourtant peu propice. Mais c'est qu'ils appartiennent administrativement à la région du Centre-Sud (qu'ils fassent donc comme les autres !) et qu'on se souvient trop de leur passé guerrier pour ne pas trouver plus prudent de leur interdire de posséder des armes.
- 43 Etait-ce là la réciprocité où j'avais cru pouvoir inscrire mon rapport au terrain ?
- 44 Je suis rentré en France. J'ai un salaire décent de chercheur (mais dans une institution marginale il est vrai, où il faut de surcroît constamment prendre en compte aussi des finalités qui sont loin d'être celles de la recherche). Pendant ce temps Bernard Gombi, travailleur compétent et consciencieux qui fait bien plus que « partager » les objectifs d'une recherche anthropologique, traîne ses guêtres à Yaoundé dans les couloirs de l'université, planton. Doup est mort, Mvouétoung Venant a été tué par le buffle. Et je n'ai jamais soutenu ma thèse.
- 45 Cette distance que j'avais voulu instaurer, pour m'installer dans l'irresponsabilité confortable de l'extériorité la plus radicale, dans la différence comme absence de rapport avec un objet donné là, pensé comme existant en soi comme pure identité, et auquel il serait néanmoins possible d'accéder par un rite de passage (le voyage) où s'abandonne un monde pour renaître à un autre, dans la mise en scène même de leur coupure, c'est au lieu même de cet ailleurs mythique qu'elle m'avait été refusée par cet incongru sous-préfet venu brutalement m'annoncer que ma présence ne serait jamais innocente.
- 46 N'était-ce pas que j'avais cru pouvoir me la donner trop facilement dans l'oubli que cet autre-là, la société Vouté en l'occurrence, était autant que moi, même si d'une manière différente, pris dans l'impérialisme et le marché mondial qui nous avaient mis en rapport ?
- 47 Et ce tiers-là, venu si brutalement déniaiser la fantaisie d'un rapport que j'avais voulu croire immédiat à une Afrique qui n'était ancestrale que dans mon imagination ; ce tiers-là était parfaitement fondé à s'y présenter sous la figure inattendue (mais de moi seul) d'un sous-préfet, tant il est vrai qu'il était déjà là, niché dans la simple possibilité de ma présence en pays Vouté.
- 48 Assumée dans l'amertume à Nguila, cette désillusion salutaire n'avait pu être surmontée, beaucoup plus tard, à Mangaï, que dans ce travail conscient et délibéré d'affirmation de

ma différence d'avec les figures les plus vraisemblables parmi celles déjà connues là-bas (le missionnaire ou le médecin) du tiers qui nous avait mis en rapport.

- 49 Le même oubli n'en avait pas moins continué à structurer ma relation personnelle aux villageois de Mangaï, mais sous une autre forme : j'avais cru nouer avec eux un rapport de réciprocité, où tout ce qui m'appartenait était, autant que faire se pouvait, à la disposition de tous : jusqu'à la voiture par exemple, qui servait à divers emplois (dont je négligeai toutefois de noter que c'est moi seul qui décidais de leur utilité). Et c'est seulement le jour où notre séparation s'annonça que je pris conscience de ce fait, que ce qui avait été jusque là l'œuvre commune de quelques-uns dont je n'ai cité ici que les plus éminents, se traduirait pour l'essentiel en un texte, écrit par moi, dont ils n'étaient pas les destinataires et dont l'effet premier serait de favoriser ma « carrière » tandis qu'ils resteraient eux, enfermés dans une situation où je ne voyais pas d'issue, mais que je ne me serais pas privé, pour autant, d'analyser.
- 50 Et de la description de leur misère se nourrirait l'ambition de reconnaissance sociale à laquelle j'avais cru pouvoir légitimement aspirer. Ce jour-là je cessai d'écrire et précipitai mon retour en France.
- 51 Ne serait-il pas plus convenable de commencer par prendre pour objet d'étude sa misère propre, avant d'aller faire ses choux de celle des autres ?
- 52 Et n'y avait-il pas là un préalable nécessaire à toute entreprise d'ordre anthropologique ?
- 53 Le psychanalyste a passé des années allongé sur le divan avant de prendre place, à son tour, dans le fauteuil. Il m'a semblé qu'il ne serait peut-être pas inutile au praticien de l'anthropologie de faire au moins une bonne fois en sa vie un détour du même ordre. Commencer par explorer quelque peu l'imaginaire social dont il participe lui-même, avant de s'engager avec quelque lucidité dans cette entreprise plutôt risquée, quand on prend le temps d'y songer, où c'est d'un autre imaginaire qu'on s'appuiera pour en construire le symbolique.
- 54 J'en étais là de mes réflexions quand je rentrai en France. Il me semble aujourd'hui, cinq ans plus tard, que se jouait là la possibilité du passage d'une perspective ethnologique à une autre, anthropologique. Je veux dire d'une perspective qui reste enfermée dans un domaine disparate et particulier de la sociologie (celui des sociétés « sans écriture » ou « sans État », « sans historicité », etc., c'est-à-dire l'ensemble des sociétés à qui il « manquerait » l'une des dimensions que nous considérons comme essentielles à la nôtre (soit encore pour parler clair : toutes les sociétés moins la nôtre, mais de telle sorte que leur ensemble se trouve néanmoins défini par rapport à la nôtre, et toujours de manière privative !) à une autre, dont l'approche sociologique elle-même (qu'elle s'élabore en termes de « culture » ou de « société ») ne serait qu'un moment, et où d'autres convergeraient, dont l'analyse freudienne du symbolique ne serait pas la moindre.
- 55 Quelque chose en moi m'interdisait de monnayer en petites gratifications narcissiques mon analyse de ce qui n'est qu'amertume et résignation chez ceux qui m'ont fourni les matériaux de cette analyse, qu'ils me les aient donnés, ou qu'ils aient travaillé à leur recueil avec moi pour certains d'entre eux, en cela au moins qu'ils m'ont laissé vivre parmi eux pour les autres. Réflexion faite, cinq ans plus tard encore une fois, il y avait là, me semble-t-il, comme un refus de ma part de contracter une dette à leur égard dont je n'aurais jamais moyen de m'acquitter. Mais ce refus de publier quoi que ce soit me semble aujourd'hui doublement fallacieux.

- 56 En ceci tout d'abord que j'ai bel et bien pris un engagement tacite à leur égard : celui de témoigner en leur nom, sinon de la situation historique qui leur était faite et dont ils étaient très loin, me semble-t-il, d'avoir une conscience même approchée (encore que les fantasmes qui m'habitaient dans la mise en place du rapport au terrain fassent que j'ai recueilli bien trop peu de données pour pouvoir affirmer quoi que ce soit sur ce point précis), du moins de leur dignité passée quand ils sont aujourd'hui méprisés de tous (administration, missionnaires et ethnies voisines). Cet engagement-là reste à tenir.
- 57 En ceci ensuite que ce refus me semble encore enfermé dans une vision « ethnologique » du monde, où il y aurait « nous » et « eux » (tous les autres), et où tout écrit de nous sur eux qui s'adresserait (comme toute thèse, article ou autre ouvrage académique) à d'autres nous, serait du même coup une objectivation indécente de cet eux dont il est question, dans et par le discours circulant parmi nous.
- 58 Enfermé dans une vision ethnologique, disais-je, parce que je n'avais pas encore compris que parlant d'eux je parle aussi de nous ; qu'il n'y a donc rien d'illégitime à s'adresser à nous pour tenir un discours qui, parlant d'eux parle aussi, d'emblée et du même coup, de nous. Et ceci doublement : par-dessus et par-dessous.
- 59 D'un côté, en effet, les Vouté tout comme moi participent de ce pour quoi nous n'avons plus de nom, depuis que plus personne n'ose parler de « nature humaine », mais dont nous avons tout de même quelques équivalents plus élaborés, comme « l'universalité du complexe d'Œdipe », ou la « règle universelle de la prohibition de l'inceste » : des figures (« règles » ou « complexes ») nécessairement présentes dans toute manifestation particulière de l'humain, qui renvoient donc à un univers *abstrait* en ce sens que c'est seulement par l'abstraction de tout ce qui n'est pas elles qu'on peut les dégager du réel, tandis que les figures ainsi construites (abstraites), pour être générales, n'en ont pas moins aucune existence en elles-mêmes.
- 60 De ce point de vue eux et nous, Bwatcheng et moi par exemple, sommes donc bien de l'ordre du même, puisque soumis aux mêmes figures universelles. Mais de manières toutefois différentes : il a quatre épouses et ne saurait guère en avoir moins s'il veut continuer à être ce qu'il est, quand je n'en ai qu'une et ne saurais guère en avoir davantage sans encourir quelque sanction. Il lui a fallu épouser la fille de sa tante paternelle pour tenir son rang, quand on m'aurait considéré comme relevant d'un étiquetage nosographique quelque peu inquiétant si j'avais seulement laissé voir un désir de ce genre. Où l'on retrouve donc « la différence », et s'affirme de ce fait évident qu'eux et nous, les Voutés et moi en l'occurrence, sommes bien de l'ordre de l'autre.
- 61 Reste toutefois qu'ils sont pris tout autant que moi (quand j'avais tout d'abord préféré l'oublier) dans ce marché mondial constitué aujourd'hui par l'impérialisme, après que de tout temps échanges et emprunts aient fait circuler techniques et inventions — pour s'en tenir à cet ordre de fait — d'un bout de la planète à l'autre. Et que donc eux et nous sommes bien, chacun à notre place, en un lieu et un temps singulier de ce *monde*, soit encore : en un moment particulier de l'universel compris comme l'unité de ses moments singuliers, eux-mêmes pleinement déployés dans toute leur singularité : totalité qu'on appellera *universel concret*.
- 62 Eux et nous sommes donc doublement de l'ordre du même (fondement de *l'anthropologie*) quand *l'ethnologie* reste fascinée par la figure de l'autre en tant qu'autre.
- 63 Mais la psychanalyse nous a toutefois appris (et Nietzsche, et Marx, toutes les herméneutiques) qu'en cet entre-deux même où sont toutes singularités concrètes (en

tant qu'elle subsument en elles les universels abstraits, pour n'être à leur tour qu'un moment de l'universel concret) ; en ce lieu même où tel autre s'oppose à moi comme une figure de l'autre, l'autre n'en est pas moins tout autant en moi, dans la distance de soi à soi constitutive de tout sujet (ou plutôt : de toute subjectivité).

- 64 Ici basculent les perspectives. Et la différence aux sauvages dont nous parle l'ethnologie d'apparaître alors comme ce qui aurait aussi pour fonction d'occulter une toute autre différence, autrement radicale celle-là, de soi à soi cette fois. Trop facile de la projeter ainsi dans l'espace, de la spatialiser en un objet pour s'éviter d'avoir à l'affronter dans la reconnaissance de ce qui parle ici même dans ma parole à mon insu.
- 65 Le projet même de l'anthropologie, d'aller au même par le chemin de l'autre, n'exige-t-il pas plutôt d'abord comme son premier moment, de reconnaître l'autre en soi ?
- 66 • Automne 74. Je décide donc, sans trop bien savoir encore à l'époque quel pouvait être l'enjeu d'un tel retournement, d'essayer de m'engager au moins pour un temps dans une approche ethnographique de cette région de l'univers social dont j'étais moi-même un produit.
- 67 L'habitat m'y paraît devoir être un lieu de totalisation, où se conjuguent les déterminants socioéconomiques les plus fondamentaux dans la division sociale de l'espace et la production du bâti, aux aspects les plus personnels de la vie quotidienne en ses multiples dimensions. Un lieu où devraient pouvoir être repris, concrètement, selon leur unité interne, des moments particuliers d'un univers social (même régional) inaccessible comme tel (comme totalité) à tout chercheur individuel ou collectif. Un lieu où devrait donc être possible de promouvoir une approche ethnographique de ma propre société, sans se trouver d'emblée rejeté dans ses secteurs périphériques, résiduels (les rites agraires du bas Berry) ou marginaux (telle communauté de la diaspora).
- 68 Je cherche donc à m'insérer dans le champ, absolument nouveau pour moi, de la sociologie urbaine. Après six ans d'absence, ça n'est pas, bien sûr, si facile. De proche en proche, toutefois, j'entre en contact avec une équipe de recherche, intégrée depuis au Centre scientifique et technique du bâtiment (CSTB) mais qui travaille encore alors dans le cadre de contrats passés sur appels d'offres lancés par l'Équipement. La perspective où se situe cette équipe, de traverser les barrières académiques d'un champ à l'autre du savoir, m'a séduit et n'est pas sans rapport avec ce que je pense qu'un ethnologue devrait pouvoir y apporter. C'est bien dans cette perspective d'ailleurs que l'on m'y admet, au-delà de l'évidence de mon absence totale de savoir-faire pratique. De savoir dessiner le diagramme du mariage avec la cousine croisée patrilatérale ne me sera sans doute pas d'une grande utilité dans ce nouveau domaine : personne ne se fait d'illusion là-dessus. Mais la perspective qualitative et globalisante à quoi nous forme l'ethnographie a paru proche à des chercheurs qui veulent se situer sur une perspective transdisciplinaire, et sur un champ – l'urbain – dont on voit mal, en effet, à quel secteur spécifique du savoir le rattacher sans le mutiler du même coup.
- 69 J'y vois aussi, quant à moi, la possibilité de me familiariser quelque peu avec une approche psychanalytique qui m'attire et m'inquiète à la fois.
- 70 Et après plusieurs mois passés à travailler sur des études en cours où je m'initie aux techniques de la psychosociologie (conduite d'entretien, analyse de contenu) arrive un appel d'offre lancé par le Plan Construction où l'on propose de s'intéresser au « mode de vie » susceptible de s'être instauré dans les « nouveaux villages » qui depuis quelques années se construisent aux environs des grandes agglomérations. Cette proposition

m'intéresse : il se pourrait bien qu'on ait là, dans ces ensembles d'habitations individuelles groupées peuplées d'urbains en milieu « naturel » étranger, des objets locaux jouissant d'une certaine unité interne, susceptibles donc d'étayer une approche d'ordre ethnographique. J'élabore un projet d'étude en ce sens, qui est retenu.

- 71 • 1976. J'aime trop la ville pour accepter de mettre une quarantaine de kilomètres entre elle et moi, trop la campagne pour pouvoir vivre dans ces cellules de placoplâtre directement branchées sur autoroute avec accès garanti au centre commercial le plus proche. Pas un instant l'idée ne m'a même effleuré de venir vivre un temps dans un de ces « nouveaux villages ». En fait d'ethnographie, il n'y aura donc jamais à proprement parler de participation, tout juste une présence aussi fréquente que possible sur le terrain, bloc-notes ou magnétophone en mains, avec participation éventuelle aux réunions d'associations auxquelles on m'invitera.
- 72 Les techniques employées furent donc pour l'essentiel d'ordre psychosociologique : entretiens semi ou non-directifs analysés sous la prise en compte des mécanismes de défense apparaissant dans la relation d'interview qui en structure l'énonciation. Mais la méthode au sens fort de chemin vers l'objet, fut bien plutôt ethnographique en ceci que chaque entretien fut traité non pas isolément comme manifestation singulière de la personne qui s'y exprime (réduction psychologique), ni comme renvoyant d'emblée à des catégories sociales définies a priori sous un découpage hypothétique du réel (réduction « sociologique »), ni sous le croisement de « variables » empruntées aux deux champs précédents (où pourrait résider le leurre d'une « psychosociologie » cumulant en fait les deux réductions précédentes plutôt que de les dépasser) mais comme l'un des moments de cette totalité partielle en quoi on avait fait l'hypothèse qu'un « nouveau village » devait consister.
- 73 Il fut ainsi possible de construire la logique des relations propre à chacun des deux villages étudiés, et la logique des représentations (commune aux deux villages) structurant chacun des discours singuliers. Un « discours social » put donc être construit, non comme la somme des énoncés individuels recueillis, mais comme l'ensemble des schèmes de transformation permettant de passer d'une parole à une autre.
- 74 Une construction intellectuelle qui procède donc d'un mouvement de totalisation des expériences individuelles dans la production d'un schème organisateur des pratiques, qui permette de les penser à la fois selon leur unité (interne) et comme moment (particulier) de la formation sociale où elles s'originent.
- 75 Mais là surgit, toutefois, un problème qui nous renvoie aux affres de l'Afrique, le même problème exactement, même s'il se présente un peu différemment.
- 76 On rencontre en effet, dans ces « nouveaux villages », une population qui n'a en rien « choisi » d'y venir habiter, et qui ne s'y est finalement résignée qu'en désespoir de cause, au terme d'une succession de renoncements auxquels il lui a fallu consentir. Mais ceci n'apparaît dans les entretiens que lorsqu'on explore très précisément selon quel cheminement on en est venu habiter là. On apprend ainsi que c'est à Bagneux, ou à l'Haÿ-les-Roses, dans la proche banlieue d'où serait encore accessible la ville, que l'on a commencé à chercher (sans même prendre la peine d'aller voir « place Dauphine », par exemple, ce qu'il en serait d'un appartement suffisamment spacieux dans un quartier calme et résidentiel, dont on ne fera guère qu'évoquer la possibilité quand on en a déjà intériorisé l'inaccessibilité). Et c'est uniquement quand on s'est rendu compte qu'on ne trouverait rien de financièrement accessible où loger sa famille selon les exigences de

surface intérieure et de confort qu'on a, qu'on s'engage alors dans un processus où s'éloigne progressivement la quête, jusqu'à Evry-Ville-Nouvelle par exemple, pour acheter finalement encore plus loin, dans un ensemble de maisons « américaines » des environs de Corbeil, celle pour laquelle on aura eu « le coup de foudre », c'est-à-dire la première enfin, au terme de cette longue quête scandée de renoncements, qui paraisse à la fois financièrement accessible, « pas trop pénalisante » en termes de transports, suffisamment spacieuse et confortable pour y vivre agréablement, et d'un aspect suffisamment riant et novateur pour paraître valorisante à qui s'engage dans un travail de promotion de l'image de soi par l'accession à la propriété. Pourtant la même personne n'aura pas manqué de nous dire en début d'entretien que c'est parce qu'elle est d'origine campagnarde qu'elle a choisi d'habiter là (comme si c'était par là qu'elle avait d'emblée commencé à chercher), pour pouvoir y jouir d'un environnement naturel (les étangs, la forêt), dont il s'avère en fait qu'elle n'a aucune pratique, mais dont la simple proximité spatiale l'aide à réparer, il est vrai, dans l'imaginaire, la perte de la ville à laquelle il a fallu consentir.

- 77 La pratique est donc occultée par un discours qui la recouvre pour en être l'envers, très exactement.
- 78 Les raisins sont trop verts, au renard de la fable qui n'a pu les atteindre. Et la ville d'apparaître, et d'être désignée, comme le lieu des encombrements, de l'étouffement dans un air vicié par les pollutions les plus agressives, à qui n'a pas eu les moyens d'habiter « place Dauphine », quand son appartenance de classe et ses revenus lui permettaient tout de même d'échapper aux grands collectifs où il avait dans un premier temps vécu.
- 79 Et l'ensemble des pratiques de la vie quotidienne, les menus faits de tous les jours comme les temps les plus festifs, d'apparaître à l'analyse comme un immense travail de méconnaissance de la place ambiguë qu'on occupe par rapport à la division sociale, et non seulement des conditions réelles qui vous ont situé dans l'espace, mais de tout ce qui peut vous situer dans les rapports de classes, pour centrer l'attention – au contraire – sur le jeu des petites différences internes à l'espace néovillageois, où les conflits les plus mesquins seront d'autant plus accentués qu'ils permettront de se situer (soi-même) au sein d'une hiérarchie de pairs, tandis qu'à l'extérieur on est situé, et en pleine ambiguïté (il s'agit d'une population de « classes moyennes »), sans qu'on y puisse soi-même grand-chose, quand on a renoncé à la promotion professionnelle à laquelle l'idéologie dominante des sociétés démocratiques cependant vous contraint.
- 80 Se transfère alors le projet de mobilité sociale ascendante, de l'espace du travail sur celui des consommations domestiques, dans une mise en scène du quotidien où se situer au mieux sous le regard des autres, dans le jeu délicat des petites différences traversant une communauté globalement homogène (car doublement filtrée : par le type de financement des opérations, par le prix et le style des maisons), dont l'homogénéité permettra d'oublier la division externe qui la produit là, justement comme un espace où l'oublier.
- 81 Telle fut donc la mise en place ethnographique, au sens où je l'entends, de l'objet : repris en même temps et dans le même mouvement, selon son unité interne et comme un moment particulier de la formation sociale qui le produit là.
- 82 Autrement dit : mon travail d'analyse a consisté à faire apparaître ce que les gens qui m'ont fourni les matériaux sur lesquels elle s'appuie (acceptant ma présence, les questionnaires, les entretiens) passent quant à eux leur temps à méconnaître résolument.

- 83 Très bien, excellent, n'est-ce pas, de faire ainsi venir à jour le « refoulé » ! À ceci près, toutefois, que de cette analyse les supposés analysants n'ont pas fait la demande. Et que je ne saurais donc, et sous aucun prétexte, la leur renvoyer sauvagement pour ébranler les mécanismes où ils s'appuient pour supporter le quotidien.
- 84 Ceux-là ne sauraient donc être destinataires de mon travail, qui m'ont pourtant donné moyen de le réaliser, mais à leur insu, dans les lapsus et dénégations qui venaient ponctuer leurs discours, comme dans le décalage qu'ils laissaient voir sans le savoir de leurs discours à leurs pratiques.
- 85 Alors, pour qui ce travail ?
- 86 En ce qui concerne ce travail-là précisément, la réponse est évidente. C'est un organisme de l'appareil d'État qui a passé commande. C'est donc bien au pouvoir (prenons ici le singulier, la caricature a toujours l'intérêt de dégager au mieux les grands traits d'une physionomie), c'est au pouvoir qu'est remis mon travail où se transforme en un « savoir » l'analyse que j'ai pu mener de ce que m'ont livré d'eux-mêmes des gens qui ne m'avaient rien demandé, si ce n'est sans doute de continuer à leur donner de cette écoute dont la neutralité bienveillante les gratifiait.
- 87 Rien ne me servira de me protéger à mon tour à méconnaître cela, en me disant par exemple que c'est pour mes pairs en recherche que ce travail s'écrit. Et rien ne servira aux autres, à ceux qui ont la chance de ne pas avoir aussi directement affaire au « pouvoir », de se rassurer de ce fait que tel n'est pas, justement, leur cas. Car restera toujours la question : où est la demande sociale de l'existence même d'une communauté de chercheurs, dussent-ils préférer vivre dans le sentiment d'écrire les uns pour (ou contre) les autres, de n'écrire que les uns pour les autres.
- 88 À cette question : pour qui travaillons-nous ? on préfère — bien sûr — éviter de penser ; de peur sans doute d'avoir à renoncer à toute activité de recherche au cas où le destinataire ultime de nos travaux devrait nous apparaître sous une figure pour laquelle la plupart d'entre nous n'avons guère de goût.
- 89 Sans doute est-il encore possible, au sociologue travaillant en terrain exotique, de résister aux pressions dont il est l'objet d'avoir à apporter sa contribution aux stratégies de « développement » comme on dit, pour s'en tenir à répondre à cette demande au moins qui me fut faite en pays Vouté, de porter témoignage d'une identité culturelle menacée. Je ne connais pas d'ethnologue qui ne s'y sente, d'une manière ou d'une autre, tenu, tant il est vrai qu'il ne peut oublier un instant que nul ne reverra peut-être ce dont il est (ou a été) témoin, qui soit en position d'en laisser trace dans l'écrit.
- 90 À quelques nuances près, il en ira de même pour l'ethnologue travaillant à conserver tout au moins la mémoire des secteurs les plus périphériques de sa propre société, menacés de disparition par la montée des pouvoirs centraux.
- 91 Mais la chose est plus délicate à celui qui travaille au cœur même de sa société, là où elle se produit et reproduit ici et maintenant, dans le conflit et sous des enjeux qu'il ne peut ignorer. Toute production de « savoir » sera là, du même coup, et qu'il le veuille ou non, une intervention sur l'équilibre des forces en présence.
- 92 Alors quitte à intervenir, autant vaudrait peut-être le faire lucidement ; et dans un rapport au terrain qui soit explicitement défini avec ceux qui y sont au premier chef concernés, en ce qu'ils sont ceux-là même qui produiront les matériaux sur lesquels étayer l'analyse. Encore donc faudra-t-il que ce soit bien de l'analyse qu'ils soient, d'une



manière ou d'une autre, demandeurs – et non d'une quelconque gratification à être écoutés, voire « élus » comme l'objet de l'attention d'organismes pouvant leur sembler plus ou moins prestigieux.

- 93 Que ceux qui seront objets d'analyse en soient aussi destinataires et donc, bien sûr, demandeurs.
- 94 À cette condition, et à cette condition seulement, pourra se constituer quelque chose qui pourrait être de l'ordre d'une socioanalyse ; où « l'observé » devenu analysant constitue du même coup légitimement et réellement, comme analyste, celui qui n'était jusque-là qu'un observateur tiers, détournant d'une sphère de circulation dans une autre les paroles ou pratiques venues à s'échanger en sa présence sur le terrain.
- 95 Il me semble bien quant à moi, qu'une belle socioanalyse où le chercheur occupant la position d'analyste se trouve ainsi, et du même coup, analysant – dans le travail de faire venir au jour le méconnu qui structure aussi son imaginaire, donc aussi sa pratique en ce qu'elle a de plus sereinement « scientifique » ; qu'une telle analyse pourrait bien être, en tant que telle, un des moments les plus nécessaires à la constitution d'une anthropologie qui soit autre chose qu'un discours positif et illusoirement innocent sur un « objet » tenu pour tel à bonne distance, celle du regard, inaugural de toute recherche en termes d'essences (les « cultures », par exemple), là où sont premiers les rapports.
- 96 Ce texte, que j'arrête ici pour l'instant, s'est écrit comme la chronique personnelle d'une désillusion ou d'une éducation, comme on voudra, dans la reprise des différents moments où l'innocente naïveté des débuts s'est trouvée d'une manière ou d'une autre interpellée. Mais il faut bien que jeunesse se passe : on pourra donc en rester là, et ne s'en faire aucun souci.
- 97 Il ne me semble pas cependant, que les figures du rond, de la coupure et du passage sur le chemin de l'oubli, soient en rien propres à mon itinéraire singulier. J'ai bien plutôt le sentiment qu'elles sont constitutives de tout désir d'ethnologie. Nombre de descriptions ou de « monographies » s'y sont, de toute évidence, laissé enfermer ; et il se pourrait bien que nous ayons tous eu, à un moment ou à un autre, à nous y affronter.
- 98 Je suis de ceux qui pensent qu'il est sans doute temps que l'anthropologie se décide à en finir avec le terrorisme impuni – non pas des sciences exactes, mais de cette idéologie positiviste qui prétend parler en leur nom, et qui se voile de sa transparence même pour éviter que puisse seulement émerger la question de savoir si ce que nous faisons a un sens, et pour qui.
- 99 C'est donc bien plutôt dans cet esprit-là que s'est écrit ce texte, comme une contribution à la phénoménologie (au sens bien évidemment hégélien) de ce jeu subtil du même et de l'autre qu'il est convenu d'appeler « le terrain ».

## Post-Scriptum 2005

- 100 Relisant les pages qui précèdent, je ne vois guère à ajouter ni à commenter. Je suis retourné depuis à Mangaï, où je ne suis plus « le-blanc-aux-boîtes-de-conserves », mais bien « fils-du-chef », comme l'avaient dit les enfants de Doumé, et comme Bwatcheng l'a voulu, en 1985. Et qu'il ne s'agisse pas là d'une simple formule de politesse, la preuve m'en a été donnée peu de temps après, lors d'un rite auquel je participais et où je pus constater que j'étais en effet (considéré comme) un médiateur efficace avec les ancêtres dont on demandait la bénédiction. Serais-je pour autant autre chose qu'un tiers (tiers exclu,

comme disait Althabe) ? Evidemment non. Mais qu'anthropologue je sois entre-temps devenu, il me semble bien que c'est ça, entre autres, qui se dit, à Mangai, dans cette appellation nouvelle.

- 101 L'ethnologie s'instaure dans le « regard ». Il ne s'agit pas seulement d'« éloignement », mais bien de réification. L'ethnologie n'aura jamais affaire qu'à des entités, étrangères l'une à l'autre, irréductibles, entre lesquelles trouver, au mieux, des « invariants ». Des choses. Face auxquelles le chercheur ne sera jamais, lui aussi, qu'une autre chose. L'anthropologie, au contraire, sera mouvement : de l'universel au particulier, du particulier à l'universel, de tel singulier à tel autre. Et la bascule, le va-et-vient « d'un terrain l'autre » sera sans doute une pratique utile, et souhaitable, à qui voudra se protéger de la fascination de l'« objet » (*gegen-stand*) qui se tiendrait là-bas, en face, en son « identité ».
- 102 Quand j'étais étudiant, nos professeurs nous enseignaient que l'ethnographie décrivait telle ou telle société, l'ethnologie opérant des synthèses régionales, et l'anthropologie les synthèses maximales. Mais non. L'ethnographie n'est qu'une méthode, un chemin, un mode de recueil des données. Et selon le mode de construction de ces données qu'on pratiquera, on sera ethnologue ou anthropologue. L'un est bien le contraire de l'autre : qu'on soit d'ici ou bien d'ailleurs, et où que l'on travaille, il faut choisir.
- 

AUTEUR

JEAN-LOUIS SIRAN

LACITO